

Kokoro: quand des enfants partagent leur langue avec d'autres enfants

Née de 18 mois de recherches en neurosciences, la méthode Kokoro lingua bouscule l'apprentissage des langues dès le plus jeune âge. Quelque 14 000 classes la pratiquent en France pour l'anglais surtout et l'Ouzbékistan s'y est mis pour le français. Certain qu'une expérimentation de la ressource en Suisse romande aussi permettrait d'avoir des résultats, Kokoro propose via l'Educateur une offre inédite pour les enseignant·es, avec l'appui du Forum du bilinguisme, à Bienne, qui s'engage depuis des années pour le renforcement de l'apprentissage des langues nationales, avec la conviction que, plus on commence jeune, plus l'assimilation est aisée.

Tout commence par un constat partagé par les linguistes et les neuroscientifiques: c'est entre 3 et 10 ans que l'apprentissage d'une langue est le plus naturel, le plus intuitif grâce à la plasticité cérébrale de l'enfant. Pourtant, dans la plupart des systèmes scolaires, on attend bien plus tard pour s'y mettre - souvent trop tard.

Nathalie Lesselin, (photo ci-contre) fondatrice de Kokoro, a pris ces observations au mot. En 2016, elle lance avec son équipe 18 mois de recherches et développement avec des neuroscientifiques, des linguistes, des spécialistes en intelligences multiples et en *mindfulness*. L'objectif: accompagner les enfants dans leur globalité, pour leur apprendre une langue, mais aussi leur permettre de se connecter à leur potentiel pour assimiler celle-ci beaucoup plus facilement.

Les travaux de Stanislas Dehaene, neuroscientifique, entre autres président du comité scientifique de l'Éducation nationale en France, ont nourri cette réflexion. Son constat, devenu un des fondamentaux de Kokoro: quand on apprend avec émotion et intuition, on mémorise de façon beaucoup plus puissante. De là est née l'idée de créer un environnement émotionnel positif, où l'enfant se sent bien, connecté·e, curieux·se, joyeux·se d'apprendre - et où on ne lui traduit rien. On l'invite à comprendre par lui-même, par elle-même, par la répétition et la mise en contexte.

Un premier prototype - six vidéos amateurs - est testé auprès de 250 enfants, dans des familles et des écoles. Les résultats sont jugés «incroyables» par l'équipe. Une association est créée, des financements trouvés, des tournages professionnels lancés.

Le principe est simple: ce sont des enfants qui «enseignent» leur langue à d'autres enfants, via des vidéos hebdomadaires. L'enseignant·e, de son côté, n'est pas le moteur de l'apprentissage linguistique, mais un·e guide, un soutien. Il ou elle n'a pas besoin de maîtriser la langue cible. C'est là une des forces majeures de Kokoro: en Ouzbékistan, où le programme est déployé en maternelle, les enseignant·es ne parlent pas un mot de français. En France, environ 70% des enseignant·es du primaire chargés d'exposer leurs élèves à l'anglais ne le font pas, faute d'être à l'aise dans cette langue. Le ministère fran-



çais a poussé au déploiement de Kokoro précisément pour lever cet obstacle. Actuellement, la méthode y est présente dans 14 000 classes.

Un rituel quotidien aux effets multiples

Concrètement, Kokoro propose un parcours pédagogique structuré sur une année scolaire: 36 vidéos, une par semaine, qui suivent une progression allant de la présentation de soi aux émotions, en passant par les nombres, les couleurs, le petit-déjeuner - de plus en plus loin au niveau du vocabulaire et de la construction de phrases. Au bout d'un an et demi à deux ans, les enfants atteignent le niveau A1.

Chaque vidéo suit le même rituel. On commence par boire de l'eau, se lever, bouger pendant une à deux minutes: les enfants ont besoin de mouvement pour être concentrés. Puis vient le mimétisme: la classe regarde ensemble - point capital, c'est un écran collectif, jamais individuel - et écoute le vocabulaire de la semaine. Ensuite, «maintenant, à ton tour»: toute la classe répète ensemble.

L'autocorrection est au cœur du dispositif. Les vidéos centrent sur le visage et le labial, car l'apprentissage est autant visuel qu'audio. L'enseignant·e, plutôt que de corriger, se contente de dire: «Écoutez bien et répétez.» Les enfants s'entraînent à s'autocorriger sans la peur d'un jugement adulte. Un principe qui, reconnaît Nathalie Lesselin, «s'appuie un peu sur Montessori: équiper l'enfant pour apprendre en autonomie».

Tous les jours, chaque enfant parle environ deux minutes - le même temps de parole pour tous·tes. Personne ne se sent jugé ni évalué, puisqu'on répète ensemble. La confiance s'installe. Au début, les enfants baragouinent; à la fin de la semaine, ils et elles ont assimilé le vocabulaire avec le bon accent. Les enseignant·es français·es qui utilisent la ressource témoignent: là où ils-elles passaient trois semaines sur les thématiques simples, une seule suffit désormais.

Pour les plus grand·es, une partie écrite associe l'audio et le texte. Puis vient le jeu collectif: «Est-ce que tu peux nous montrer où se trouve le lapin?» Les enfants montrent avec le doigt, toujours ensemble, jamais isolés devant un écran.

La vidéo se termine par un moment de retour au calme - «let's relax» - avec des saynètes joyeuses, des animaux, des images de nature, une invitation à respirer. Les enseignant·es le constatent avec étonnement: «En général, après un écran, les enfants sont des piles électriques. Après Kokoro, tout le monde est calme, et le cours peut continuer sereinement.»

Au-delà de l'apprentissage linguistique, les bénéfices se révèlent multiples. Les enseignant·es eux-mêmes, elles-mêmes réapprennent la langue: au bout de six mois, celles et ceux qui n'étaient pas à l'aise retrouvent confiance, eux et elles aussi exposés·es quotidiennement. Entre 30 et 60 minutes de temps de préparation sont gagnées par semaine.

Et pendant les 15 minutes de vidéo, les enseignant·es peuvent observer leurs élèves en recul, ce qui est précieux dans des classes où les profils des enfants sont de plus en plus complexes.

Les effets sur des publics spécifiques surprennent aussi. Des enfants qui parlaient à peine en classe se mettent à discuter en voyant des camarades s'adresser à eux, à elles par vidéo. Sur les troubles du spectre autistique (TSA), on constate un impact positif: l'absence de jugement, le pair à pair, la sécurité émotionnelle débloquent ce que l'enseignement frontal ne parvient pas à atteindre. Une enseignante a appelé Nathalie Lesselin en larmes, un soir: «C'est la première fois que j'entends la voix de cet enfant.»

Virginie Borel, directrice du Forum du bilinguisme, souligne d'ailleurs le parallèle avec les tandems linguistiques que le Forum propose depuis plus de vingt ans aux adultes: deux individus travaillent ensemble sans jugement, parlent la moitié du temps dans une langue, l'autre moitié dans l'autre - «ce qu'on ne fait jamais dans un cours de langue». Kokoro en est la transposition pour

les enfants, avec la plasticité cérébrale en prime. Au-delà de la langue, le Forum insiste sur la dimension culturelle: même quand on partage un idiome, il y a des éléments culturels à transmettre aux élèves francophones et inversement. La sensibilisation au dialecte pourrait, à terme, trouver sa place dans cette approche.

Kokoro connecte aussi des classes à travers le monde - France et États-Unis, France et Japon, France et Ouzbékistan. Les enfants se présentent dans la langue cible, se posent des questions, jouent ensemble via l'écran. Si le programme se développait suffisamment en Suisse alémanique et en Suisse romande, ces connexions entre classes des deux côtés de la Sarine deviendraient possibles.

Une offre à tester

Virginie Borel suit le projet Kokoro depuis plusieurs années. Pour elle, le constat est limpide: «Ça m'atterre qu'on ne veuille pas au minimum tester. Nos enfants sont mauvais en français et en allemand. Essayons quelque chose.» Le Forum se bat pour que l'apprentissage des langues nationales ne soit pas repoussé au secondaire, et voit dans Kokoro une proposition concrète, scientifiquement fondée, à amener dans le débat.

L'argument de l'égalité des chances pèse aussi: des programmes comme Prima, à Neuchâtel, fonctionnent bien mais touchent peut-être 7% des enfants du canton. «Qu'est-ce qu'on fait pour les 93% restants?» demande Virginie Borel. À Bienne, les classes bilingues offrent quelque 40 places par an. «Ce n'est clairement pas suffisant pour contenter toutes et tous les intéressés·es.»

Kokoro et le Forum du bilinguisme proposent donc aux enseignant·es romand·es une offre de test: deux mois d'accès gratuit à l'intégralité de la plateforme - en français ou en allemand -, accompagnés d'un webinaire de formation où des enseignant·es déjà utilisateur·trices partagent leur expérience. En contrepartie, les enseignant·es s'engagent à utiliser réellement la ressource pendant cette période, quotidiennement, et à participer à un questionnaire d'évaluation à l'issue du test. L'objectif: produire des résultats documentés qui permettront, si les retours le justifient, de remonter le projet auprès de la CIIP (Conférence intercantonale de l'instruction publique de la Suisse Romande et du Tessin) et des autorités éducatives cantonales.



< Découvrir le programme d'allemand en classe (Suisse romande)



< Découvrir le programme de français en classe (Suisse alémanique)

Forum du bilinguisme >

